

L'ANTISEMITISME EN FRANCE DANS LES ANNEES 1930

Ralph Schor

Dans les années 1920, l'héritage de l'Union sacrée de 1914, l'admission du judaïsme au nombre des grandes famille spirituelles de la France par l'ancien antisémite Maurice Barrès, la fraternité des tranchées réduisirent fortement le rejet des juifs au sein de la société française. L'historien Wladimir Rabi put même se risquer à dire que la période avait seulement enregistré l'expression d'un « antisémitisme de bonne compagnie »¹. En revanche, au cours de la décennie suivante, l'éclatement de la crise économique mondiale, la montée des périls internationaux, les affrontements politiques internes à la France réveillèrent le vieux courant de haine. Les vétérans de l'Affaire Dreyfus retrouvèrent un public et reçurent le renfort d'une nouvelle génération de polémistes particulièrement dynamiques².

LA VITALITE DE L'ANTISEMITISME DANS LES ANNEES 1930

Le retour de la critique antijuive, particulièrement virulente, fut attestée par de multiples témoins. Et d'abord par les antisémites. L'un des principaux porte-parole du courant, Lucien Rebatet, remarqua dans l'hebdomadaire *Je Suis Partout*, tout acquis à ses idées :

¹ Wladimir RABI, *Histoire des juifs de France*, Privat, Toulouse, 1972.

² Ralph SCHOR, *L'Antisémitisme en France pendant les années trente*, Complexe, Bruxelles, 1992, rééd. 2005 et 2021, Archidoc, Paris.

« L'antisémitisme renaît en France avec une singulière vigueur. Il gagne des parties du pays, des classes de la population qui semblaient les plus indifférentes à de tels soucis »³. L'accueil très favorable réservé en 1937 à *Bagatelle pour un massacre*, virulent pamphlet antisémite de Louis-Ferdinand Céline, enthousiasma Robert Brasillach : « Le succès du livre de Céline, véritable cri de révolte des indigènes, eût été inconcevable il y a dix ans. Au Parlement, dans la rue, chez les médecins, les avocats, la question juive est désormais au premier rang »⁴.

Les juifs confirmaient l'analyse. Dès le début de 1934, le *Droit de vivre* posa le diagnostic : « L'antisémitisme n'est plus seulement allemand, roumain, européen. Il est français. Il circule dans les veines du pays. Il empoisonne déjà les villes. Il ne se discute plus dans les clubs, mais dans la rue »⁵. En 1935, le rabbin Jacob Kaplan nota dans *l'Univers Israélite* : « Dans notre doux pays de France, pour la première fois depuis la guerre, l'antisémitisme a relevé la tête »⁶.

Le phénomène était confirmé par tous les autres observateurs, intellectuels, policiers, personnalités catholiques. Parmi ces dernières, le journaliste Oscar de Férenzy se montrait particulièrement inquiet : « Les pamphlets antisémites pullulent, ils sont répandus à profusion, on en inonde les rédactions des journaux dits bien-pensants »⁷. « Cette intoxication se glisse même dans la grande presse et sous la plume d'écrivains très cotés ; et ce sont des centaines de milliers de lecteurs qui croient aveuglément aux insanités qu'on leur débite »⁸.

Ces « insanités », pour reprendre l'expression de Férenzy, étaient aussi répandues par des organisations politiques extrémistes comme l'Action Française de Charles Maurras, le Parti populaire français de Jacques Doriot, le Francisme de Marcel Bucard, la Solidarité française de François Coty, les Comités de défense paysanne d'Henri Dorgères.

³ Lucien REBATET, *Je Suis Partout*, 1^{er} avril 1938.

⁴ Robert BRASILLACH, *Je Suis Partout*, 15 avril 1938.

⁵ *Le Droit de vivre*, 25 mars 1934.

⁶ *L'Univers Israélite*, 14 juin 1935.

⁷ Oscar DE FERENZY, *Bulletin catholique de la question d'Israël*, 15 août 1936.

⁸ Oscar DE FERENZY, *La Juste Parole*, 5 janvier 1938.

Une foule de groupuscules d'extrême droite faisaient chorus. Les effectifs de chacun de ces mouvements n'étaient pas importants mais, par leur nombre et l'activité fébrile qu'ils déployaient, ils produisaient finalement un effet de masse : on distinguait, entre autres, la Ligue franc-catholique, le Parti français national communiste, le Grand Occident, l'Union antimaçonnique de France, le Front Franc, le Front de la jeunesse, le Rassemblement antijuif de France, la Ligue antijuive universelle, le Combat français, le Parti national prolétarien, le Parti socialiste national, le Parti national populaire français antijuif. A gauche, dans le sillage des antisémites du XIX^e siècle, Proudhon ou Fourier, s'exprimait aussi une forte hostilité dans une minorité pacifiste de la SFIO, redoutant que Léon Blum, solidaire de ses coreligionnaires allemands, n'entraînât la France dans une guerre contre le Reich nazi. Certains communistes ne pardonnaient pas au même Blum de n'être pas intervenu en 1936 dans le conflit civil espagnol, aux côtés des républicains.

Les adversaires des juifs s'appuyaient aussi sur un vaste réseau de périodiques. Parmi les quotidiens, *l'Action Française* brillait plus par le magistère intellectuel qu'exerçaient ses rédacteurs, surtout Charles Maurras et Léon Daudet, que par son tirage : celui-ci à la veille de la guerre, dépassait à peine les 40 000 exemplaires. *L'Ami du Peuple*, propriété de François Coty, était médiocrement rédigé, mais il tirait à un million à son apogée. *Le Jour* de Léon Bailby produisait quotidiennement 250 000 exemplaires. *Le Matin* sortait 600 000 exemplaires en 1930. Les hebdomadaires tenaient une grande place dans le combat. *Candide*, proche de *l'Action Française*, tirait près de 500 000 exemplaires ; *Gringoire* se situait à 650 000 en 1936 ; *Je Suis Partout* faisait paraître de 40 000 à 80 000 exemplaires ; le numéro spécial antisémite qu'il publia en avril 1938 remporta un tel succès qu'il dut être réimprimé trois fois de suite. Ces grands organes étaient entourés par un essaim de petites publications dont *l'Antijuif* devenu ensuite *la France Enchaînée*, animé par Louis Darquier de Pellepoix, *le Défi*, *le Porc-Epic*, *le Réveil du Peuple*, *la Libre Parole*, *le Franciste*, *la Revue internationale des sociétés secrètes*. Diverses maisons

d'édition publiaient des livres, des brochures, des tracts, des affiches relayant les idées antisémites figurant dans la presse française ou communiquées par le Service mondial, agence de presse nazie située à Erfurt.

L'offensive reposait sur diverses méthodes. Les adversaires des juifs commençaient par présenter une argumentation apparemment rationnelle, objective et dépassionnée. Ils confiaient qu'ils avaient été d'abord amis des juifs, mais que ces derniers les avaient terriblement déçus. A l'appui de leur démonstration, ils sollicitaient le témoignage des auteurs du passé à l'aide de lourdes compilations signées par Cicéron, Voltaire, Drumont... Les antisémites recouraient aussi à des auteurs juifs comme Disraeli, Kadmi Cohen, Bernard Lazare dont les textes, habilement montés et tronqués, pouvaient être présentés comme des aveux de culpabilité. Les effectifs des juifs présents en France qui atteignaient 300 000 personnes en 1939 étaient largement multipliés pour accréditer l'idée d'une invasion incontrôlable.

Délaissant le registre apparemment dépourvu de fanatisme, les antisémites essayaient de rabaisser et de ridiculiser les juifs sur le mode de la dérision. Les noms, les accents, les rites religieux étaient moqués ; des sobriquets dévalorisants étaient attribués aux personnalités israélites. Le mépris suivait de près la dérision. Les juifs étaient peints comme lâches, vils, corrompteurs, prêts à toutes les trahisons. Ils étaient souvent comparés à des animaux, araignées, reptiles, pieuvres, crapauds, sangsues, sauterelles, larves, vautours, corbeaux, porcs, singes... Eugène-Napoléon Bey notait : « La création si parfaite, mais mystérieuse dans ses desseins, a créé des animaux répugnants dont la larve, le cloporte, le chacal, la hyène qui se repaît des cadavres. Ces créatures repoussantes sont aux animaux plus nobles ce que le juif infect est aux autres hommes. Comme eux il craint la lumière du jour et comme la hyène il va chercher sa pâture sur la pourriture de la société et sur les cadavres »⁹. Rapide se révélait le passage de l'animal mangeant de la pourriture à la pourriture elle-même. Aussi les juifs étaient-ils définis comme des déchets, des raclures, de la tourbe, de la

⁹ Eugène-Napoléon BEY, *Le Gant d'Acier*, 1^{er} février 1935.

racaille, de la lie... Le vocabulaire médical était couramment utilisé pour compléter le portrait : miasmes, poches de pus, chancres infectant la France.

L'attaque débouchait vite sur la colère, l'indignation, la provocation, les annonces de rétorsion, les insultes directes, les menaces de mort, les violences physiques. L'expression « sale juif » devint fréquente. Le slogan « La France aux Français » semblait résumer tous les griefs nourris par les antisémites.

L'ARGUMENTATION ANTISEMITE DANS LES ANNEES 1930

Les ennemis des juifs recouraient à une large batterie d'arguments. Au premier rang de ceux-ci figurait la dénonciation d'une redoutable invasion israélite visant la France. Dans son livre *Le juif ou l'Internationale du parasitisme*, Georges Saint-Bonnet assurait : « En voyez-vous un ? Il en viendra cinquante à sa suite. Leur action, d'abord, sera lente, insidieuse, souterraine. Ils s'emparent à la façon des termites »¹⁰. *L'Ecole des cadavres*, pamphlet dû à la plume haineuse de Louis-Ferdinand Céline, offrait de torrentielles énumérations destinées à souligner la gravité de la situation : « Grouilleries afro-asiates, proche-orientales, furioso-démocrates, justicières, revendicatrices, super-humaines, soviétigènes, tout ça joliment francophage, radiné en trombe à la trompette juive ! La racaille arméno-croate, bourbijane, arménioque, roumélianesque ! Toute la polichinellerie balkane en folle triomphale vautrerie ! »¹¹

Ainsi, la France et surtout sa capitale étaient devenues une nouvelle Terre promise. Célèbres devinrent les expressions désignant Paris sous le nom de « Chanaan-sur-Seine » ou « Parisalem ». Les évaluations chiffrées étaient fortement gonflées. Les antisémites ne retenaient pas la statistique officielle évaluant la présence juive en France à 300 000 personnes et, sans aucune indication sur les méthodes

¹⁰ Georges SAINT-BONNET, *Le juif ou l'Internationale du parasitisme*, Vita, Paris, 1932.

¹¹ Louis-Ferdinand CELINE, *L'Ecole des cadavres*, Denoël, Paris, 1938.

de comptage, donnaient les chiffres de 600 000, 800 000, voire un million.

L'invasion était décrite comme d'autant plus grave que les juifs étaient jugés inassimilables. Ils étaient « les plus étrangers des étrangers »¹². « Un juif s'adapte mais ne s'assimile pas »¹³. « Le plus grave reproche que l'on puisse faire aux juifs, c'est de vouloir rester juifs »¹⁴. Les juifs étaient en effet présentés comme une impénétrable communauté de pensée et de volonté, soudée autour de ses lois, de sa morale talmudique, de son calendrier, de ses fêtes, de sa langue, de son écriture. Les juifs, assurait-on, aimaient vivre entre eux dans des ghettos et répugnaient à contracter des mariages mixtes. Ils étaient restés à travers le temps inchangés parce qu'ils étaient inchangeables. L'origine de cette singularité éternelle suscitait des interprétations différentes. Pour Charles Maurras et ses disciples, il fallait écarter les déterminants raciaux et incriminer les facteurs culturels et politiques. Pour d'autres analystes, comme le docteur Georges Montandon ou Pierre Drieu La Rochelle, seul jouait le poids la race ; les juifs résultaient de l'amalgame de sangs blanc, noir et jaune.

La présentation des juifs comme une horde d'envahisseurs permettait de justifier le combat qui devenait un réflexe de défense légitime ; de la sorte, les responsables de l'antisémitisme étaient les juifs eux-mêmes. J.B. Calogne pouvait ainsi déclarer : « C'est le juif lui-même qui crée l'antisémitisme dans le corps social qu'il empoisonne, comme dans le corps physique se créent les antitoxines »¹⁵. Ce raisonnement aboutissait à déculpabiliser les antisémites.

La critique portait aussi sur les caractères physiques et moraux des juifs, caractères uniformément négatifs. De l'avis général, les fils d'Israël étaient dotés d'un nez crochu, encadrant un front et un menton effacés. Les cheveux noirs étaient crépus, les oreilles grandes et

¹² Louis SALOMON-KOECHLIN, *Le Temps de raison*, Denoël, Paris, 1939.

¹³ Herman DE VRIES DE HEEKLINGEN, *Israël, son passé, son avenir*, Perri, Paris, 1937.

¹⁴ Raoul ROUFFET, *La France en attente. Dictature ou révolution*, Lyon, 1934.

¹⁵ J.B. CALOGNE, *Revue internationale des sociétés secrètes*, 15 janvier 1938.

décollées, les lèvres proéminentes, les épaules voutées, les hanches épaisses, la peau grasse et répandant une odeur de rance. Les juifs, ajoutait-on, étaient dotés d'une grande précocité sexuelle et prédisposés à l'homosexualité.

Les portraitistes hostiles mettaient en doute l'intelligence souvent prêtée aux juifs. Ces derniers étaient bien plutôt dotés d'aplomb, d'insolence, de verbosité qui faisaient illusion. Souples et retors, noyant l'interlocuteur sous un habile torrent de paroles, ils répétaient sans innover, ils dissertaient vaguement sans jamais recourir à une démonstration cartésienne. Ils retournaient les raisonnements qui les dérangent. Lucien Rebatet disait que le juif, « réduit à merci par l'argumentation la plus catégorique, inventera encore quelque sophisme en tire-bouchon »¹⁶. Charles Rivet ajoutait : « En leurs, œuvres, ces Orientaux sans rectitude et sans repères pêchent contre l'ordre et la raison. Antirationnelle, antispiritualiste, cette race ne vise qu'au temporel, au viager, à l'exploitable et au périssable »¹⁷. De fait, les juifs étaient accusés d'adorer les valeurs matérielles, terrestres, immédiates, ce qui les détournait de la vie intérieure et de l'introspection. D'autres reproches, complémentaires, portaient sur la vulgarité des juifs, leur brusquerie, leur manque de raffinement, leur orgueil et leur goût de l'ostentation. Ils se rendaient ainsi odieux, ce qui soulevait des oppositions parmi ceux qu'ils côtoyaient. Pour parer aux coups que leur mentalité et leurs comportements attiraient, les juifs étaient réputés pour faire preuve entre eux d'une grande solidarité.

Autre lieu commun, les israélites étaient dénoncés pour leur répugnance à l'égard du travail manuel. Ils préféraient bien plutôt exploiter leurs contemporains et se comporter en parasites au sein de la société. Les vertus patriotiques, surenchérisaient les censeurs, leur étaient étrangères ; en temps de guerre, ils restaient embusqués, dans le meilleur des cas, et souvent trahissaient le pays dans lequel ils vivaient. Leur absence de moralité se traduisait encore dans la perversion de leurs

¹⁶ Lucien REBATET, *Je suis Partout*, 15 février 1938.

¹⁷ Charles RIVET, *Le problème juif*, Services d'édition de la Méditerranée, Cannes, 1939.

mœurs, leur présence massive dans le trafic de drogues, la prostitution, les scandales politiques, comme l'attestait l'affaire Stavisky.

Dans le domaine culturel et religieux, les juifs étaient jugés trop matérialistes pour s'intéresser à la philosophie, au monde des idées, aux arts, aux sciences. A part Spinoza et Heine, ils avaient peu produit ; ils ne créaient pas, mais ils imitaient et adaptaient ce qui était inventé par d'autres. Ainsi, dans le domaine de la musique, que valaient les juifs Mendelsohn, Offenbach et Meyerbeer, comparés aux chrétiens Bach, Mozart et Beethoven ? Les antisémites mettaient en doute les grands noms juifs de l'époque, Bergson, Proust, Freud, Einstein, considérés seulement comme d'habiles plagiaires. Dans le domaine des arts plastiques, les juifs pervertissaient le goût comme l'attestaient les œuvres modernes dont ils étaient les auteurs. Très nombreux dans le monde du cinéma, ils étaient responsables de la médiocrité générale des films.

La religion hébraïque était décrite sous les couleurs les plus détestables : dépourvue d'idéal exaltant, fermée à la méditation, au dépassement, à l'idée de sacrifice, contenue dans l'enceinte étroite de la vie pratique et de traditions ridicules. Certains antisémites croyaient encore que le peuple déicide célébrait des messes noires et recourait au crime rituel au cours duquel était recueilli le sang d'un bébé chrétien, sang doté de nombreuses propriétés curatives. En définitive, les juifs étaient accusés de se prendre pour les seuls élus, appelés à la toute-puissance terrestre. Devait-on faire profiter ces êtres nocifs de la charité chrétienne ? Non, car une telle attitude eût témoigné d'un dangereux sentimentalisme. Aimer son prochain ne signifiait pas qu'il fallût aimer ses tares. La vraie charité consistait à empêcher les juifs de faire le mal.

Le mal consistait particulièrement à détruire les Etats, projet juif par excellence. Reproche souvent formulé : les israélites, issus de peuplades nomades, ne pouvaient s'attacher à aucun pays. Dotés d'un fort instinct messianique, ils voulaient imposer leurs valeurs au monde, cela sans jamais se trouver en proie au doute. Pressés de réussir et ne reculant pas devant la violence, ils agissaient dans l'ombre par la corruption et l'assassinat, ils prenaient le contrôle des partis de gauche,

des forces marxistes, de la franc-maçonnerie, des associations humanitaires. La révolution française de 1789 et la victoire des bolcheviks en 1917, menés par le juif Trotski, marquaient les étapes de la victoire progressive d'Israël.

Accusation souvent lancée, la colonisation de la France par les juifs était considérée comme une évidence. Ces hôtes malfaisants accouraient de tout l'univers, surtout de l'Europe de l'Est. Au début, ils exerçaient de petits métiers, mais, rapidement, leurs coreligionnaires déjà installés organisaient la naturalisation massive des nouveaux venus. Les juifs s'introduisaient alors dans la haute fonction publique, se faisaient élire députés, monopolisaient la direction des grands journaux et les postes universitaires les plus prestigieux, ils contrôlaient l'économie, ils accaparaient toutes les richesses. Appuyés sur leur or et sur les postes ministériels, les juifs étaient les maîtres de la France. Ainsi s'accomplissait le complot ourdi par Israël, par son gouvernement central occulte, le Kahal, et son conseil tout aussi secret, le Sanhedrin. Beaucoup d'antisémites fondaient leur démonstration sur *les Protocoles des sages de Sion*, texte faux présentant un projet de conquête visant à asservir le monde entier à la domination des juifs. Les érudits et la justice ayant prouvé que le document était totalement inventé, les quelques antisémites acceptant cette conclusion répondaient que, même si le texte était fictif, il traduisait une réalité vécue. Aussi fallait-il réveiller d'urgence les Français inconscients, décérébrés, spoliés sans en avoir conscience.

La conjoncture des années 1930 stimula le rejet des israélites. La crise mondiale de 1929 fut considérée comme la preuve irréfutable du complot juif destiné à détruire le monde pour mettre au pouvoir les organisateurs du désordre. L'arrivée d'Hitler à la chancellerie de Berlin en 1933 éveilla de grands espoirs et sembla offrir un modèle pour échapper à l'emprise sémite. Beaucoup vantèrent les solutions adoptées par le führer pour sauver l'Allemagne ; les brutalités nazies étaient parfois jugées un peu trop drastiques, mais en tout cas bien méritées par les juifs. Des journalistes et des écrivains ne cachèrent pas qu'ils préféraient Hitler à Léon Blum. Ainsi Céline : « Je le dis tout franc,

comme je le pense, je préférerais douze Hitler plutôt qu'un Blum omnipotent. Hitler encore je pourrais le comprendre, tandis que Blum c'est inutile, ça sera toujours le pire ennemi, la haine à mort, absolue »¹⁸. Marcel Jouhandeau faisait chorus : « Bien que je n'éprouve aucune sympathie personnelle pour M. Hitler, M. Blum m'inspire une bien autrement profonde répugnance »¹⁹. Seule conséquence négative de l'accession au pouvoir d'Hitler : l'arrivée des réfugiés juifs germaniques en France. L'Action Française estimait que les exilés restaient dévoués à leur pays et allaient espionner la France pour regagner les bonnes grâces du chancelier. Les autres antisémites envisageaient une issue très différente : les réfugiés voulaient déclencher une guerre entre la France et l'Allemagne pour se venger d'Hitler et regagner leur pays dans les fourgons de l'armée française, cela sans voir combattu.

La victoire électorale du Front Populaire en 1936 et la nomination du juif Léon Blum à la tête du gouvernement français incarna toutes les hantises de l'extrême droite. L'arrivée de la gauche au pouvoir fut présentée comme une expérience typiquement juive. Léon Blum, vu comme l'archétype de l'israélite, cristallisa toutes les haines sur sa personne : antipathique, haineux, perfide, pervers, scandaleusement riche, symbole de l'étranger. Jean-Charles Legrand peignit un portrait significatif : « Subtil comme un talmudiste, perfide comme un scorpion, haineux comme une vipère, faux comme un communiqué de Vincent Auriol²⁰, rancunier come un eunuque et tenace comme un morpion, Blum s'incrute à la tête de la France. Ce chevalier de la triste faillite nous gouverne. Cet étranger mâtiné de Bulgare, d'Allemand et de Judée dirige nos destinées ; le prophète de l'erreur régente notre avenir. Ce Machiavel de ghetto creuse ses pièges »²¹. Charles Maurras n'était pas en reste : « Ce juif allemand naturalisé (...) n'est pas à traiter comme une personne naturelle. Détritrus humain, à traiter comme tel (...). Il suffit qu'il ait usurpé notre nationalité pour la décomposer et la

¹⁸ Louis-Ferdinand CELINE, *Bagatelles pour un massacre*, Denoël, Paris, 1937.

¹⁹ Marcel JOUHANDEAU, *Le Péril juif*, Sorlot, Paris, 1937.

²⁰ Ministre des Finances du Front Populaire.

²¹ Jean-Charles LEGRAND, *Le Défi*, 3 avril 1938.

démembrer. C'est un homme à fusiller, mais dans le dos »²². Jean Renaud, chef d'une ligue d'extrême droite, la Solidarité française qualifiait Blum de « tas d'immondices et paquet de pourriture »²³. Les communistes, héritiers de la vieille tradition antisémite d'une certaine gauche, celle de Proudhon ou Fourier, accablaient aussi Blum. Ainsi le secrétaire général du Parti communiste français, Maurice Thorez publia en 1940 un long pamphlet dans l'*Internationale Communiste*. Il ne désignait pas Blum comme juif, mais de manière transparente, rappelait qu'il venait d'un quartier parisien bien connu pour abriter une importante population israélite, le Sentier, « temple moderne du Veau d'or ». Thorez multipliait ensuite les qualificatifs empruntés au vocabulaire antisémite : « Répugnant personnage », « ses doigts longs et crochus », « ses sifflements de reptile répugnant », « la hyène Blum », « répugnant personnage », « monstre moral et politique », « sa puante hypocrisie »²⁴.

LA SOLUTION DU PROBLEME JUIF

Les antisémites répétaient qu'ils voulaient régler définitivement le problème juif dénoncé si violemment. Certains, sans aller jusqu'au pogromes, confiaient qu'ils n'écartaient pas les solutions violentes. Cependant la majorité disait préférer des formules moins brutales et instinctives que celles des Allemands, même si ces méthodes rudes n'étaient jamais condamnées dans leur principe et dans leur légitimité. Les antisémites ajoutaient que, si la question n'était pas réglée rapidement et efficacement, une révolte populaire très agressive et dépourvue de nuance était possible.

La première exigence était la fermeture étanche des frontières françaises. Ensuite pourrait commencer un refoulement des juifs, à commencer par les étrangers et les marxistes.

²² Charles MAURRAS, *l'Action Française*, 9 avril 1935.

²³ Jean RENAUD, *la Solidarité française*, 8 février 1936.

²⁴ Maurice THOREZ, *L'Internationale communiste*, 16 février 1940.

Les israélites autorisés à demeurer en France constitueraient ce que Robert Brasillach appelait « une minorité à statut ». Les membres de cette minorité perdraient la nationalité française. De rares dérogations pourraient être consenties en faveur des anciens combattants. Des commissions spécialisées seraient chargées de réexaminer les naturalisations afin de prononcer un maximum de déchéances. Les juifs, ayant perdu leur nationalité ne jouiraient plus des droits politiques et seraient exclus de la fonction publique. Les autres professions seraient soumises à des réglementations strictes. Ainsi un numerus clausus strict limiterait l'accès aux carrières de la banque et de la presse. Certains théoriciens préconisaient la confiscation des biens juifs, souvent considérés comme mal acquis. La question des mariages mixtes divisait l'opinion antisémite. Certains voulaient interdire ce type d'union et parfois même dissoudre les hymens existants. Quelques-uns, au contraire, préconisaient les mariages mixtes qui pouvaient servir de preuve à l'assimilation des intéressés. Enfin la prohibition de certaines pratiques culturelles jugées trop particularistes, comme l'usage du yiddish, était demandée.

Sur l'importante question du sionisme, deux positions se dessinaient. Les adversaires de la création d'un Etat juif en Palestine doutaient que beaucoup d'israélites voulussent s'exiler loin d'une France où ils jouissaient de tant de privilèges. Ceux qui s'installaient malgré tout sur la vieille Terre sainte soulevaient une crainte : ils dépossédaient brutalement les Arabes de leurs biens et faisaient ainsi régner la terreur. C'était un grave facteur de trouble, voire de guerre au Proche Orient car les indigènes ne se laisseraient pas spolier sans réagir. Autre faiblesse du projet sioniste : à supposer que la paix fût maintenue en Palestine, ce territoire était jugé trop pauvre pour nourrir une population supplémentaire. Des ressources nouvelles pouvaient certes apparaître, notamment si une mise en valeur agricole était entreprise. Mais les juifs étaient considérés comme inaptes au travail manuel. Les adversaires du sionisme discernaient un autre danger, celui-là de nature politique : offrir un ancrage territorial ayant vocation à se transformer en Etat revenait à donner aux juifs les instruments d'une agitation

planétaire ; ils acquerraient ainsi un centre de commandement pour coordonner leur action souterraine d'infiltration et de prise de contrôle universel. Enfin, certains soulevaient une dernière critique : le peuple déicide avait été chassé de la Palestine par Dieu, en châtement de son crime. Une intervention humaine ne pouvait se substituer à la volonté divine et à la punition décrétée par le maître de toute chose.

Les partisans d'une installation des juifs en Palestine développaient d'autres arguments. Ils recommandaient d'abord de négliger les intérêts des Arabes, même si ceux-ci se plaignaient d'être dépouillés de leurs terres. Herman de Vries observait avec mépris : « Faut-il donc abandonner le seul espoir d'une solution de l'éternel problème parce qu'une poignée d'Arabes arriérés et fanatiques s'oppose à l'établissement des juifs en Palestine ? L'intérêt de l'humanité doit passer avant celui d'une minorité »²⁵. Les prosionistes ne niaient pas l'aptitude des juifs au travail manuel et pensaient que la mise en valeur de la Palestine élèverait le niveau de vie général du pays, ce dont les Arabes profiteraient. Enfin les partisans de la création d'un Etat juif ajoutaient que, de la sorte, il devenait facile de dénationaliser sans remords les israélites et de les proscrire car ils disposeraient d'un pays en propre.

* * *

Les antisémites français développèrent durant les années 1930 un réquisitoire implacable contre les juifs. La démonstration ne témoignait d'aucune compréhension et n'admettait aucune circonstance atténuante. L'argumentaire empreint de haine, ne se préoccupant ni des contradictions ni des nuances, était de nature manichéenne. Toutes les théories hostiles aux juifs, même les plus éculées, les plus indigentes et

²⁵ Herman DE VRIES DE HEEKLINGEN, *Israël, son passé, son avenir*, op. cit.

les plus invraisemblables, étaient inlassablement ressassées. Les antisémites, dévorés par leur passion, étaient entraînés dans tous les égarements d'une passion aveugle.

Face à ce torrent, les juifs ne restèrent pas muets. Ils répliquaient et affirmaient, en 1938, avec l'éminent juriste William Ouald : « Nous sommes des Français cent pour cent, à l'égal de tous nos concitoyens d'autres confessions ou sans confessions »²⁶. Les organisations et la presse juives, le consistoire, la jeune Ligue internationale contre l'antisémitisme (LICA) répondaient aux attaques. L'antisémitisme interrogeait aussi la conscience de tout individu car il ruinait les efforts déployés de longue date pour défendre la personne humaine et il insultait les démocraties qui croyaient aux droits de l'homme. Jean Cassou pouvait écrire : « C'est avant tout pour nous, non-juifs, que l'antisémitisme constitue une offense et une injure »²⁷. Les partis et les syndicats de gauche, les associations humanitaires tenaient le même discours. Parallèlement à Edouard Herriot, porte-parole de la gauche modérée, de grandes figures de la droite classique, comme Paul Reynaud, défendaient les juifs. La réfutation de l'antisémitisme s'étendait jusqu'au colonel de La Rocque, président d'une importante ligue d'extrême droite, les Croix de Feu. Les protestants qui connaissaient les épreuves subies par une minorité se joignaient à la défense des juifs. Les catholiques, à l'appel du pape Pie XI et des intellectuels comme le père de Lubac, rappelaient les origines juives du christianisme et la fraternité unissant les peuples du Livre. Ainsi, Mgr Saliège, archevêque de Toulouse, déclara, le 22 avril 1933 : « Comment voulez-vous que je ne sente pas lié à Israël comme la branche au tronc qui l'a portée (...). Le catholicisme proclame l'égalité absolue de toutes les races »²⁸. Mgr Rémond qualifiait de « barbare » la politique d'Hitler²⁹. Des écrivains célèbres comme François Mauriac et Paul Claudel, de nombreux autres intellectuels tels les historiens Camille Jullian et Pierre Renouvin, des géographes comme André Cholley et

²⁶ Archives de l'Alliance israélite universelle, Ms 650, dossier 20.

²⁷ Jean CASSOU, *l'Univers israélite*, 19 juillet 1935.

²⁸ Cité par Pierre PIERRARD, *Juifs et catholiques français de Drumont à Jules Isaac*, Fayard, Paris, 1970.

²⁹ Ralph SCHOR, *Mgr Rémond, un évêque dans le siècle*, Serre, Nice, 1984.

Albert Demangeon, des économistes, des sociologues, des philosophes, des juristes parmi lesquels Henri Capitant et René Cassin, des médecins à l'imitation d'Albert Calmette, l'océanologue Jean Charcot pensaient avec Jacques Maritain qu'« il est impossible de haïr le peuple juif en restant intelligent »³⁰.

Mais un dialogue se révélait impossible entre les antisémites, aveuglés par la haine, et les juifs ainsi que leurs alliés qui voulaient rester sur le registre de la raison, sans céder aux égarements de la passion.

L'antisémitisme des années 1930 ne resta pas sans conséquences pratiques. Dès le 22 juillet 1940, douze jours après que Pétain eût obtenu les pleins pouvoirs, fut mise en place une commission de révision des naturalisations qui prononça des milliers de déchéances frappant essentiellement les juifs. Au cours des semaines suivantes, furent abrogés les décrets interdisant les appels à la haine raciale et religieuse tandis qu'étaient promulgués un statut des juifs, des exclusions professionnelles contre ceux-ci et de nombreuses autres mesures discriminatoires. Ainsi le régime de Vichy inscrivit dans la loi un vaste catalogue de rigueurs réclamées par les antisémites durant les années 1930. Il peut arriver que les élucubrations les plus excessives se trouvent coulées dans le moule législatif.

³⁰ Jacques MARITAIN, « L'impossible antisémitisme », in *Les Juifs*, Plon, Paris, 1937.

